



L'efficace politique des littératures étrangères: G. de Staël et l'Allemagne

Ayse Yuva

► To cite this version:

Ayse Yuva. L'efficace politique des littératures étrangères: G. de Staël et l'Allemagne. Cahiers staëliens, 2012, 62, pp.151-176. halshs-00787465

HAL Id: halshs-00787465

<https://shs.hal.science/halshs-00787465>

Submitted on 12 Feb 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'EFFICACE POLITIQUE DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES : G. DE STAËL ET L'ALLEMAGNE

Loin d'être seulement l'inspiratrice d'une « poétique nouvelle », chose dont elle se défend déjà dans la préface de *De la littérature*¹, Mme de Staël n'a eu de cesse de penser les effets sociaux et politiques d'un renouveau littéraire : recherchant dans cet ouvrage la littérature susceptible de convenir le mieux aux institutions républicaines, elle s'efforce, dix ans plus tard, dans *De l'Allemagne*, de nourrir le combat politique contre l'Empire de ressources spirituelles trouvées dans ce pays. Le rôle politique de l'étranger ne se réduit pas à la connaissance de ses institutions politiques : certes, l'Angleterre et sa Constitution sont, pour Mme de Staël, un objet d'admiration ; mais les littératures venues d'ailleurs peuvent, elles aussi, avoir des effets politiques bénéfiques pour la nation qui apprend à les connaître – effets qui se combinent d'ailleurs à ceux des institutions. En ce sens, pas plus que *De la littérature* ne propose une poétique nouvelle, *De l'Allemagne* ne se borne pas à satisfaire la curiosité des Français à l'égard de la culture allemande. Nous montrerons, à travers l'analyse de ces deux ouvrages, la façon dont les littératures étrangères interviennent dans le projet de construction d'une littérature nationale, et dont une littérature aussi peu politique, de l'aveu même de Mme de Staël, que la littérature allemande, peut pourtant avoir, ailleurs que là où elle est née, en France, une efficace pratique.

I- Le rôle des littératures étrangères dans la mise en place d'une littérature nationale

Parler de littératures étrangères à l'échelle européenne – celle qui intéresse Mme de Staël au premier chef – suppose que ce continent ne puisse être conçu comme un ensemble spirituel uni, ce qui n'est pas sans poser problème : il faut expliciter au préalable le sens et la portée de l'échelle nationale appliquée à la littérature. Mme de Staël, en 1800, reprend le schème de la convenance qui la rapproche de Montesquieu², en y introduisant la littérature : celle-ci se doit d'être adaptée aux institutions et aux mœurs d'un pays. Mais ce schème n'est pas le seul et surtout, il n'interdit pas un rapport aux littératures étrangères, aussi bien dans *De l'Allemagne* que dans l'ouvrage précédent. Sous quelle forme cette relation est-elle alors pensée ?

La division européenne et le rôle du christianisme

Que les littératures suivent une ligne de partage nationale, l'affirmation n'est certes pas originale pour l'époque : mais celle-ci interdit-elle de penser une unité littéraire, voire spirituelle, à l'échelle européenne ? L'existence de la perfectibilité, qui constitue l'une des thèses principales de *De la littérature*, se nourrit de l'argument d'un accord européen autour de cette notion : loin d'être une idée propre aux révolutionnaires français, elle est, selon Mme de Staël, défendue

¹ Germaine de Staël, *De la littérature*, Paris, GF, 1991 [1800], p.54 : « C'est mal connaître mon ouvrage que de supposer que j'avais pour but de faire une poétique ».

² cf Bertrand Binoche : « Littérature, esprit national et perfectibilité », in Marianne BERLINGER et Anne HOFMANN (dir.) : *Annales Benjamin Constant 31-32. Le groupe de Coppet et l'histoire. Actes du VIII^e colloque de Coppet (Château de Coppet, 5-8 juillet 2006)*, Paris, Honoré Champion, 2007, p.4 : « comment, de fait, rendre raison de la littérature ? Tout se tient : ce sera en procédant à la combinaison des deux grands schèmes auxquels reconduit "l'opinion publique" – *id est* l'esprit général de la nation selon Montesquieu d'une part, et la perfectibilité indéfinie selon Condorcet ou "l'esprit général du siècle" d'autre part ». B. Binoche souligne l'aspect paradoxal de cette association et les difficultés qui en résultent.

unanimement dans toute l'Europe par les penseurs les plus divers – Kant, Ferguson et Turgot³. Les progrès spirituels suivent un mouvement propre, dont l'unité se dessine par-delà les frontières, indépendamment des différences institutionnelles et sans qu'il soit au pouvoir des gouvernements de l'arrêter. Le commerce a de ce point de vue une importance cruciale : les échanges entre les nations sont la garantie qu'aucun régime ne pourra empêcher la diffusion des lumières⁴. Celle-ci prépare l'extension de la liberté politique et participe du mouvement de perfectibilité.

Cette unité à venir ne saurait donc se réduire à des croyances religieuses partagées. A l'époque de *De la littérature*, Mme de Staël a contre elle des penseurs conservateurs tels que Fontanes et Chateaubriand⁵, ce dernier faisant du catholicisme, dans le *Génie du christianisme*, le vecteur direct de tous les progrès de la civilisation depuis son apparition. Le christianisme est non seulement le seul socle idéologique sur lequel la France peut s'appuyer, mais il est même le vrai nom de la perfectibilité. Face à de tels penseurs, Mme de Staël est soucieuse de montrer que la perfectibilité, tout en ne contredisant pas les préceptes de la religion chrétienne, ne se réduit pas à la manifestation historique de cette dernière. Il lui tient à cœur d'en défendre la nature avant tout philosophique et rationnelle. C'est pourquoi l'unité européenne à construire ne sera pas de nature religieuse : que la croyance philosophique commune en la perfectibilité en soit l'une des premières manifestations nous dit précisément le contraire.

A vrai dire, il n'est pas même sûr que le christianisme ait jamais suffi, dans le passé, à unifier le continent et à surmonter la division première entre le Nord et le Midi. Certes, il est affirmé, dans *De la littérature*, que l'invasion des peuples du Nord a permis au christianisme de devenir le socle d'une unité nouvelle que l'Empire romain avait été incapable d'assurer. Dans *De l'Allemagne*, Mme de Staël ira jusqu'à reconnaître que les croisades ont fait « de l'esprit de la chevalerie comme une sorte de patriotisme européen »⁶. Mais cet esprit propre au Moyen-Âge appartient au passé et n'est plus capable de faire agir qui que ce soit. De plus, le christianisme médiéval, manifestation d'une union entre le Nord et le Midi de l'Europe, n'a pas réussi à maintenir cette unité dans la durée. Mme de Staël n'explique pas la persistance de cette division, mais force lui est de constater que le christianisme s'était, avant même la Réforme, manifesté sous des formes différentes dans le Nord et le Midi : ici une vie contemplative austère, allant parfois jusqu'au « fanatisme » ; là un christianisme qui hérite de la mélancolie et du courage guerrier des Barbares. Cette division ne repose pas essentiellement sur le climat ou une différence originaire des peuples ; la domination de Rome est le premier critère de démarcation, d'où découlent des différences dans les institutions, les histoires nationales et les littératures – dont Homère et Ossian sont les deux emblèmes. Dans *De l'Allemagne*, Mme de Staël reconduit cette différence à celle existant entre la littérature « classique » et « romantique »⁷. Au sein de ce dernier bloc, on voit l'accent passer progressivement de la littérature anglaise à la littérature allemande : alors que l'Ecosse, avec Ossian, et l'Angleterre, avec Shakespeare, se taillent la part du lion dans les chapitres de *De la littérature* consacrée au Nord, l'Allemagne et ses écrivains deviennent son principal objet d'étude littéraire dix ans plus tard.

Dans *De l'Allemagne*, la division entre le Nord et le Midi n'a cependant plus tout à fait le même sens du point de vue de la religion. Le rôle de cette dernière se trouve réévalué, sans que l'on en

³ Cf *De la littérature*, p.59 : « Le système de la perfectibilité de l'espèce humaine a été celui de tous les philosophes éclairés depuis cinquante ans ; ils l'ont soutenu sous toutes les formes de gouvernement possible ».

⁴ *Ibid.*, p.408 : « Quand on imiterait l'inquisition d'Espagne et le despotisme de Russie, il faudrait encore être assuré que dans aucun pays de l'Europe, il ne s'établira d'autres institutions ; car les simples rapports de commerce, même lorsqu'on interdirait les autres, finiraient par communiquer à un pays les lumières des pays voisins ».

⁵ cf Florence Lotterie, *Progrès et perfectibilité : un dilemme des Lumières françaises (1755-1814)*, Oxford, Voltaire Foundation, 2006, p.151.

⁶ *De l'Allemagne*, t.I, Paris, Garnier-Flammarion, 1968,[1813], p.70.

⁷ *Ibid.*, p.212.

revienne pour autant à la position de Chateaubriand : cette ressource spirituelle est en effet, même pour la France catholique, à aller chercher à l'étranger. Les pays du Nord deviennent la terre du christianisme par excellence, et ceux du Sud les héritiers du paganisme. Le protestantisme s'identifie à l'essence du christianisme dont le catholicisme s'est éloigné ; mais ses propriétés spirituelles sont quasiment à l'opposé de « l'esprit du protestantisme » tel qu'on l'entend communément après Max Weber. L'Allemagne, pays nordique par excellence, n'est pas le pays du capitalisme mais le lieu où éclosent une certaine littérature et façon de considérer le monde, empreintes de mélancolie et de retour sur soi. Ainsi, dans *De l'Allemagne*, le christianisme, malgré l'observation empirique qui aurait pu en être faite à l'époque, n'est pas tant la religion de la majorité des Européens de l'époque qu'une force active surtout dans le Nord du continent.

Le refus du mélange

L'idée d'un « mélange » possible du Nord et du Midi, tel que les invasions barbares en ont – même imparfaitement – donné l'exemple, existe cependant encore dans *De la littérature*. Non seulement ces guerres ont été le moyen indirect du progrès des lumières, mais la fusion qui en a résulté offre l'exemple d'un rapport bénéfique à l'altérité. Mme de Staël se saisit d'ailleurs, pour la reformuler, d'une tradition de pensée remontant à l'Ancien Régime – notamment à Boulainvilliers⁸ – et qui considère la noblesse et le Tiers-Etats respectivement comme les descendants des Francs conquérants (et jouissant de ce fait des privilèges de vainqueurs) et des Gallo-Romains vaincus. Cependant, au lieu d'affirmer, comme le faisait par exemple ironiquement Sieyès⁹, l'identité, ou du moins la continuité existant entre la France divisée de son temps et les belligérants du passé, elle choisit d'établir plutôt une analogie : dans la France post-révolutionnaire, les classes sociales doivent se mélanger au sein de la nation comme les peuples l'ont fait lors des invasions en Europe. Elle inverse l'identification traditionnelle qui veut que les nobles soient les conquérants ; le peuple, nouvelle horde barbare, est le vainqueur de la révolution. Dans le passé comme dans le présent, les moins instruits l'ont emporté, et il faut, comme cela s'est déjà produit, que les vainqueurs soient éduqués afin que le nouveau régime – en l'occurrence, la république – soit stabilisé. Il faut ainsi faire perdre au peuple toute trace de « vulgarité » et de « barbarie ». Ce faisant, il ne s'agit pas tant de convertir les classes inférieures à la politesse des classes supérieures que de trouver un nouveau vecteur commun d'unité spirituelle. Or si le christianisme ne peut plus prétendre jouer le rôle qui lui a échoué mille ans auparavant, il doit être remplacé par une force nouvelle qui remplisse la même fonction :

« Heureux si nous trouvions, comme à l'époque de l'invasion des peuples du nord, un système philosophique, un enthousiasme vertueux, une législation forte et juste, qui fût, comme la religion chrétienne l'a été, l'opinion dans laquelle les vainqueurs et les vaincus pourraient se réunir ! »¹⁰

La paix se fera donc en surmontant les divisions et en retrouvant l'unité idéologique entre nous et les autres, l'ici et l'ailleurs de la politique : mais cet étranger est, contrairement à ce qui s'est fait au temps des invasions barbares, interne à la nation. Le but de *De la littérature* est de déterminer plus précisément la philosophie, la littérature autour desquelles l'unité de la France pourra se faire. Ce faisant, l'idée de « mélange » se trouve transposée au niveau national et ne se pose plus au niveau d'une Europe qui commence déjà à être traversée par les guerres.

⁸ cf Henri de Boulainvilliers, *Essais sur la noblesse de France*, Amsterdam, 1732. On consultera également, concernant ce débat sur les origines de la noblesse française, l'article « Féodalité » du *Dictionnaire électronique Montesquieu*, rédigé par Céline Spector et consultable à l'adresse : <http://dictionnaire-montesquieu.ens-lyon.fr/index.php?id=288>.

⁹ Cf Emmanuel Joseph Sieyès, *Qu'est-ce que le Tiers-Etat ?*, Paris, 1789, (troisième édition), p.17, où Sieyès raille les nobles qui se réclament de la « conquête » pour justifier leurs privilèges et en tire la conclusion suivante pour le présent, p.17-18 : « Le Tiers redeviendra noble en devenant conquérant à son tour ».

¹⁰ *De la littérature*, p.170.

De la littérature loue l'idée d'un « mélange » interne à la nation et applique ce modèle à d'autres nations que la France – par exemple aux Espagnols qui ont réussi à mélanger « la grandeur chevaleresque et la grandeur orientale »¹¹ : ici, la nation fusionne en elle des différences qui lui préexistaient. Dans *De l'Allemagne*, la dépréciation du mélange est plus forte : Winckelmann et d'autres auteurs allemands ont ainsi raison d'affirmer que le « mélange du goût antique et du goût moderne », tel qu'on le voyait par exemple dans les tragédies françaises, n'est plus d'actualité¹².

Cette critique vaut, *a fortiori*, pour un mélange qui résulterait des conquêtes militaires. Par là se trouve rejeté le modèle de l'Europe napoléonienne et de la Monarchie Universelle. Ainsi que l'écrit Mme de Staël : « les vaincus à la longue modifieraient les vainqueurs, et tous finiraient par y perdre »¹³. Il n'est pas question que les Français et les Allemands perdent leur identité en se fondant en un seul peuple. A. Klinger a montré que certains publicistes de la Confédération rhénane comprenaient encore la Monarchie universelle comme cosmopolitisme¹⁴ : mais pour Mme de Staël, ceux qui dans les territoires conquis s'allient à l'Empire ne le font que du fait de la défaite militaire ; ils ne sont nullement la preuve d'un quelconque universalisme des régimes politiques en France. Alors qu'en 1800, Mme de Staël pensait encore comment un bien pouvait résulter de la conquête militaire, elle écrit en 1810 que « la soumission d'un peuple à un autre est contre nature ». Le modèle de rapport à l'étranger défendu par Mme de Staël dans *De l'Allemagne* est opposé au modèle de la Grande Nation. Elle-même présente clairement ce décalage : « Je ne me dissimule point que je vais exposer, en littérature comme en philosophie, des opinions étrangères à celles qui règnent en France » et elle ajoute un peu plus loin, dans une phrase censurée :

« Car nous n'en sommes pas, j'imagine, à vouloir élever autour de la France littéraire la grande muraille de la Chine, pour empêcher les idées du dehors d'y pénétrer »¹⁵.

On connaît la réponse du Ministre de la police de l'époque, Savary, que Mme de Staël rappelle lors de l'édition de 1813 : « Il m'a paru que l'air de ce pays-ci ne vous convenait point, et nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez. Votre dernier ouvrage n'est point français »¹⁶. Le patriotisme tel que le pouvoir politique le comprend en France est la conjonction de la conquête et de la fermeture aux idées étrangères : au contraire, Mme de Staël, adresse aux Français un livre où elle dit son admiration de certaines réalisations étrangères¹⁷.

Ainsi, pour des raisons et selon des schémas différents en 1800 et en 1810, les nations sont bien l'unité adéquate pour penser la littérature – ce qui n'exclut évidemment pas, ainsi qu'on va le préciser, l'ouverture aux autres. Mais l'idée d'un mélange à l'échelle européenne, que ce soit sous l'égide du christianisme ou celle, néfaste, de Napoléon, se révèle illusoire et inactuelle. L'Europe

¹¹ *Ibid.*, p.193.

¹² *De l'Allemagne*, t.I, p.187.

¹³ *Ibid.*, p.42.

¹⁴ cf Andreas Klinger, « Deutsches Weltbürgertum und französische Universalmonarchie. Napoleon und die Krise des deutschen Kosmopolitismus » in Andreas Klinger, Hans-Werner Hahn, Georg Schmidt (dir.): *Das Jahr 1806 im europäischen Kontext. Balance, Hegemonie und politische Kulturen*, Köln-Weimar-Wien, Böhlau Verlag, 2008, p.219. Cet article montre que l'Empire napoléonien a été perçu, par nombre d'Allemands, comme une tentative d'instauration de la Monarchie Universelle. L'auteur analyse la différence entre ce modèle et celui de l'équilibre des puissances hérité du XVIII^{ème} siècle aussi bien qu'avec les différents types de cosmopolitisme qui ont fleuri, à l'époque de la Révolution française, en France et en Allemagne.

¹⁵ *De l'Allemagne*, t.I, p.47.

¹⁶ *Ibid.* p.30.

¹⁷ Cf Florence Lotterie, « Madame de Staël et l'esprit de Coppet : une littérature « d'opposition » ? » in Jean-Claude Bonnet (dir.) : *L'Empire des muses. Napoléon, les arts et les lettres*, Paris, Belin, 2004, p.138 : « Le trouble à l'ordre public est ici défini comme subversion anti-nationale. L'esprit de parti est celui de la philosophie, en tant qu'elle récuse les valeurs patriotiques sur lesquelles se fonde la politique impériale de conquêtes ».

aura peut-être un jour des institutions libres sur tout son territoire ; mais cela ne saurait se faire par la négation des différences.

La « sève nouvelle » et l'insuffisance du bon goût

Or cette différenciation nationale interdit, à la fois dans *De la littérature* et dans *De l'Allemagne*, que l'on conçoive le rapport entre littératures sur le mode de l'imitation d'une nation étrangère. Une telle démarche est contraire au « caractère national » que tout peuple doit exprimer même s'il n'y parvient pas toujours : ainsi les Allemands n'ont de littérature nationale que depuis peu¹⁸, et les « Esclavons » dont font partie les Polonais et les Russes ont, bien que constituant une troisième « race » en Europe, été incapables de produire une littérature distincte de la latine et de la nordique¹⁹. L'imitation est ici comprise comme un défaut de patriotisme et il n'est pas étonnant, de ce point de vue, que les Anglais offrent un exemple réussi d'autarcie à la fois littéraire et politique :

« Leur liberté étant fondée sur l'orgueil national plus encore que sur les idées philosophiques, ils repoussent tout ce qui leur vient des étrangers, en littérature comme en politique »²⁰.

L'imitation, de toute façon, s'avère souvent inefficace ; la greffe des littératures étrangères ne prend pas. Parlant des Romains et de leur rapport aux Grecs, Mme de Staël commence par noter : « Il faut distinguer dans toutes les littératures ce qui est national de ce qui appartient à l'imitation »²¹. De même, les Anglais et les Allemands sont restés, malgré leur imitation des Anciens, une nation du Nord. Les individus qui renoncent totalement à la langue nationale au profit d'une langue étrangère donnent prise à la critique : leur attitude aboutit soit, comme dans le cas des Russes qui ont adopté le français, à une expression trop « orthodoxe », mécanique et non vivante, soit, comme dans le cas de Frédéric II qui maîtrisait parfaitement cette langue, à des écrits stériles, qui ne suscitent pas de littérature nouvelle dans la nation.

Le champ lexical de la vie et de la fécondation que l'on trouve sous la plume de Mme de Staël est révélateur : le rapport à l'étranger ne doit pas, avant toute chose, empêcher la littérature nationale de se développer et de croître. Mais cela ne veut pas dire qu'une littérature nationale ne pourra éclore que dans l'autarcie : à cet égard, il n'est pas sûr que l'exemple des Anglais soit à suivre. On est, de ce point de vue, très loin d'un organicisme qui, représentant la culture et la littérature sur le modèle d'une plante, s'interdirait de penser les effets bénéfiques des échanges avec l'étranger et concevrait la culture et la littérature nationales comme un tout autonome et fermé. Mme de Staël n'est pas le Fichte des *Discours à la nation allemande* : celui-ci part d'une critique des Francs qui ont adopté une langue étrangère, pour aboutir à la vision d'un peuple allemand, dont la langue, parce qu'elle est originelle, est seule encore « vivante »²². Au contraire, la métaphore organique sert, dans *De l'Allemagne*, à penser l'ouverture aux autres nations :

« La stérilité dont notre littérature est menacée ferait croire que l'esprit français lui-même a besoin d'être renouvelé par une sève plus vigoureuse »²³.

Le schème de l'imitation, mais aussi celui du développement organique autonome, sont rejetés au profit de celui d'une force vitale qu'on insuffle du dehors pour animer une tradition française asséchée. Or tout type de littérature ne peut avoir cette vertu vivifiante. Certaines se prêtent à ce genre de relation : « la question pour nous n'est pas entre la poésie classique et la poésie romantique, mais entre l'imitation de l'une et l'inspiration de l'autre »²⁴. L'une ne peut donner lieu qu'à des répétitions plus ou moins réussies, mais jamais vivantes ou originales ; l'autre seule peut

¹⁸ *De la littérature*, p.255

¹⁹ *De l'Allemagne*, t.I, p.46.

²⁰ *De la littérature*, p.223.

²¹ *Ibid.*, p.129.

²² cf Johann Gottlieb Fichte, *Reden an die deutsche Nation*, Hamburg, Felix Meiner, 1978 [1808], p.72.

²³ *De l'Allemagne*, t.I, p.48.

²⁴ *Ibid.*, p.213.

réellement nourrir des créations nouvelles de l'esprit, parce qu'elle porte en elle le caractère de perfectibilité, c'est-à-dire de production de nouveauté : ainsi que le dit Mme de Staël, qui minore sans doute l'importance du classicisme dans le pays voisin²⁵, dans la poésie allemande, « tout est progressif, tout marche »²⁶. Il n'y a nulle prétention à avoir atteint une perfection qui serait de toute façon, affirme Mme de Staël, suivie de décadence et d'imitation.

Dire que l'on n'imité pas l'autre mais que l'on s'en inspire signifie que le « bon goût » déterminé par certaines règles est lui aussi insuffisant. Ainsi que nous l'avons déjà signalé, Mme de Staël s'est toujours défendue d'avoir écrit une « poétique ». Cela est dû non seulement au fait qu'elle aborde, à travers la littérature, des questions politiques, mais également à sa volonté de dépasser la définition de l'art par des règles. Le goût est alors *a fortiori* inadapté pour juger ce qui vient d'ailleurs. La littérature d'une nation étrangère peut, comme dans les pièces de théâtre allemandes, ne pas être au goût des Français, les choquer d'une certaine manière ; cela ne veut pas dire qu'elle n'a rien à leur apporter. Certes, Mme de Staël continue à exiger qu'en France, les règles du goût soient respectées, du fait précisément des habitudes nationales qui se sont forgées dans ce sens ; et dans cette mesure, il faudra parfois « adapter » certaines créations allemandes. Simplement, invoquer les fautes de goût de l'autre pour refuser de s'intéresser à lui est le reflet d'une conception dépassée :

« Il se pourrait qu'une littérature ne fût pas conforme à notre législation du bon goût, et qu'elle contînt des idées nouvelles dont nous puissions nous enrichir en les modifiant à notre manière »²⁷.

Les échanges, l'hospitalité qui enrichit doivent donc prévaloir dans les rapports entre les nations, et aucune n'a le statut d'un modèle que les autres devraient imiter : « Les nations doivent se servir de guide les unes aux autres, et toutes auraient tort de se priver des lumières qu'elles peuvent mutuellement se prêter »²⁸. L'autre n'est pas un autre moi-même dont on pourrait deviner les pensées. Mais en même temps, cet enrichissement ne pourra avoir lieu que sur la base de certaines affinités qui sont avant tout historiques. Ainsi, si l'on doit s'inspirer de la littérature allemande plutôt qu'antique, c'est aussi parce que l'une est moderne et l'autre pas :

« La littérature romantique est la seule qui soit susceptible encore d'être perfectionnée, parce qu'ayant ses racines dans notre propre sol, elle est la seule qui puisse croître et se vivifier de nouveau (...) »²⁹

La bouture ne prendra donc pas à n'importe quelle condition et la sève nouvelle ne peut être choisie arbitrairement.

Entre *De la littérature* à *De l'Allemagne*, la place des nations et des littératures étrangères se modifie donc considérablement. On pourrait, pour résumer cela d'un mot, dire que le schème de la perfectibilité n'y a plus la même place. En 1800, les littératures étrangères illustrent de différentes manières la perfectibilité de l'esprit humain, saisie en différents moments et différents lieux. Elles sont là pour montrer la diversité, l'universalité du phénomène, qui peut prendre des formes variées selon les sociétés :

« J'ai tenté de montrer avec quelle force la raison philosophique, malgré tous les obstacles, après tous les malheurs, a toujours su se frayer une route, et s'est développée successivement dans tous les pays, dès qu'une tolérance quelconque, quelque modifiée qu'elle pût être, a permis à l'homme de penser »³⁰.

Mais la première partie qui retrace cette histoire est séparée de la seconde qui nous dit quelle forme la littérature devra prendre dans la République française. Certes, les deux parties ne sont

²⁵ Il est ainsi sans doute révélateur qu'elle juge « plus vive » l'impression produite par les écrits de jeunesse de Goethe à ceux de la maturité, où l'on « dirait qu'il n'est pas atteint par la vie » ; toutefois, « la chaleur de ses pensées suffit encore pour tout animer ». cf *De l'Allemagne*, t.I, p.190.

²⁶ *Ibid.*, p.215.

²⁷ *Ibid.*, p.48.

²⁸ *Ibid.*, t.II, p.75.

²⁹ *Ibid.*, t.I, p.214.

³⁰ *De la littérature*, p.407.

pas sans rapport, puisqu'ainsi que le précise Mme de Staël, on peut, en appliquant le schème de la convenance, conjecturer à partir des littératures passées les caractéristiques de la littérature nouvelle en France. Mais il nous semble que dans cette seconde partie, la confrontation avec le passé de la France, et notamment les écrivains du siècle de Louis XIV, prend une place beaucoup plus importante que celle avec les littératures étrangères. Mme de Staël va même jusqu'à dire que la Révolution politique ne doit pas amener un bouleversement dans les lettres et refuse, par exemple, de prendre le théâtre de Shakespeare comme nouveau modèle. On peut donc affirmer que les littératures étrangères ne prennent pas une place centrale dans le projet de construction d'une littérature nationale : elles n'inspirent pas pour le présent, mais elles montrent quelle forme la littérature a pu prendre dans les différents pays selon leurs mœurs et leurs institutions. Ce qui compte n'est pas tant l'ailleurs que ce que l'on doit faire ici et maintenant. La littérature républicaine nouvelle ne se coupe certes pas entièrement de ce qui a pu se faire dans le passé : mais elle n'est ni cosmopolite, ni inspirée des nouveautés qu'une nation étrangère pourrait offrir.

Dans *De l'Allemagne*, il s'agit, au fond, encore et toujours de savoir ce qui doit être fait en France. Mais le rapport à soi nécessite désormais un détour par l'ailleurs incarné par l'Allemagne. L'esprit français, devenu stérile, non seulement ne doit plus susciter d'imitation dans le reste de l'Europe, mais doit apprendre à croître à partir d'une « sève nouvelle », d'une inspiration donnée par la littérature allemande. Le caractère perfectible de la littérature n'est plus accolé, comme en 1800, à un modèle explicatif général de l'histoire de l'esprit humain. Dans *De la littérature*, cette histoire englobait toutes les nations pour s'appliquer en dernier lieu à la République nouvelle qui apparaissait alors comme un terme provisoire : cette espérance étant désormais morte, il faut avant tout se perfectionner soi-même³¹ – ce qui englobe aussi bien les individus que la nation à laquelle ils appartiennent et la littérature de leur pays. Mais seul le détour par l'étranger rendra possible cette avancée.

II- La portée politique variable de la littérature allemande

Il ne suffit pourtant pas de dire en quel sens les littératures étrangères pourraient contribuer à la construction d'une littérature nationale. Le projet de *De la littérature* ne se comprend précisément que par le désir de stabiliser les institutions républicaines. Bien qu'une telle préoccupation disparaisse par la suite, on ne saurait nier que la littérature garde une portée politique qu'il faudra préciser. Il est en effet paradoxal, d'une certaine façon, que Mme de Staël ait privilégié l'étude de la littérature d'un pays, l'Allemagne, dont elle n'admirait pas les institutions. Nous voudrions ici à la fois confirmer et éclaircir ce paradoxe en explicitant les effets pratiques cette littérature, en Allemagne et en France.

Une littérature nouvelle peut-elle être commune ?

Le premier obstacle à ce que la littérature allemande puisse jouer un rôle pratique et politique réside dans le fait qu'elle ne soit pas accessible à l'ensemble de la société. Or cette caractéristique est essentielle aux yeux de Mme de Staël : la littérature nouvelle qu'elle appelle de ses vœux en 1800 doit précisément s'adresser à l'ensemble de la nation. Portée par les écrivains républicains et imprégnant les discours des magistrats, elle se doit d'être suffisamment éloquente pour emporter l'adhésion du peuple, l'élever au-dessus de ses mœurs vulgaires, le pacifier et l'éduquer à la fois. Elle ne doit pas accomplir une révolution dans les lettres ; cependant, les écrits nouveaux devront être marqués du sceau de l'originalité. Celle-ci seule est en effet à même de captiver l'attention du

³¹ Cf Florence Lotterie, *Progrès et perfectibilité : un dilemme des Lumières françaises (1755-1814)*, Oxford, Voltaire Foundation, 2006, p.159 : Mme de Staël passe de la perfectibilité au perfectionnement, « qui désigne la dynamique sacrificielle dans laquelle l'individu est invité à renoncer aux jouissances terrestres immédiates, à se déprendre de soi au nom d'une "destinée" plus noble dans l'ordre spirituel ».

lecteur, que dispersera au contraire « un style exact, mais commun, servant à revêtir des idées plus communes encore »³², et qui ce faisant ne provoque que l'ennui. L'originalité littéraire s'oppose certes à ce qui n'est que banal et vulgaire, mais elle peut, en droit, être diffusée à l'ensemble de la société, et le peut même mieux qu'un langage convenu. L'auteur recherche une forme d'écriture à la fois nouvelle et accessible à tous par sa clarté et son éloquence. Or *De l'Allemagne* radicalise cette exigence de nouveauté et d'originalité, mais constate les difficultés que cela peut poser pour la diffusion de la littérature.

Ceci vaut, particulièrement, pour la philosophie allemande telle que la présente Mme de Staël : ceux qui la pratiquent en Allemagne se démarquent de « l'esprit dominant » du « vulgaire » qui se caractérise par la passivité, voire la servitude spirituelle ; ils se font au contraire les défenseurs des « lumières nouvelles », de l'autonomie, de la libéralité du jugement³³. Les penseurs allemands essaient de penser d'une façon qui leur soit propre, mais ce faisant, ils s'éloignent des idées communes, non seulement au sens de ce qui est banal, mais également au sens de ce qui pourrait être commun aux hommes, de ce qui pourrait être diffusé dans l'ensemble de la société. Le souci d'originalité rend les philosophes généralement incompréhensibles :

« Les spéculations philosophiques ne conviennent qu'à un petit nombre de penseurs, et loin qu'elles servent à lier ensemble la nation, elles mettent trop de distance entre les ignorants et les hommes éclairés »³⁴

La philosophie, devenue savante, ne peut plus être partagée par tous. Les idées, pour lier les hommes entre eux, doivent « être d'une nature simple et d'une vérité frappante » et les doctrines idéalistes dont parle Mme de Staël ne possèdent justement pas cette caractéristique. Certes, on pourrait arguer que la philosophie populaire allemande du XVIII^e siècle a eu de telles qualités. Mme de Staël est d'ailleurs loin de dénigrer les auteurs de cette école. Mais le problème est que leurs écrits ne sont plus, théoriquement, à la hauteur des maux qu'il faut combattre : « les idées communes ne sauraient lutter contre l'immoralité systématique »³⁵. Contre la morale de l'intérêt qui règne sous l'Empire, il ne suffit pas de moraliser le peuple par une philosophie populaire ; il faut, au préalable, forger une philosophie morale rigoureuse, fondée sur la liberté de l'individu, les idéaux suprasensibles, et qui puisse réellement abattre cet utilitarisme. Il y a ici une tension du fait que seules les nouvelles doctrines pourront selon Mme de Staël triompher de la « dépravation du siècle » ; mais leurs caractéristiques théoriques les rendent en même temps impropres à une diffusion populaire. La puissance intellectuelle des philosophes allemands n'a donc pas été suivie d'effets pour l'unité de la nation. En conséquence, leur action politique ne se déploie pas non plus par le moyen de la pédagogie. C'est pourquoi on peut comprendre qu'en Allemagne, les universités soient très développées et que la nation, malgré cela, soit impropre à l'action politique. Certains effets politiques possibles de la philosophie – cohésion de la nation, formation des couches populaires – sont, par là, manqués et Mme de Staël enjoint aux philosophes allemands d'adopter un style plus clair et plus à même de retenir l'attention des lecteurs et du public – et de s'inspirer, sur ce point, de l'art de la conversation pratiqué en France.

Ces difficultés à propager la littérature et à donner une efficace politique à cette diffusion existent, en un autre sens, pour d'autres genres que l'on pourrait juger plus populaires. En ce qui concerne le théâtre, dont Mme de Staël reconnaît qu'il « exerce beaucoup d'empire sur les

³² *De la littérature*, p.55.

³³ Cf *De l'Allemagne*, t.I, p.48 : « Les opinions qui diffèrent de l'esprit dominant, quel qu'il soit, scandalisent toujours le vulgaire : l'étude et l'examen peuvent seuls donner cette libéralité de jugement, sans laquelle il est impossible d'acquérir des lumières nouvelles ou de conserver même celles que l'on a. Car on se soumet à de certaines idées reçues, non comme à des vérités, mais comme au pouvoir ; et c'est ainsi que la raison humaine s'habitue à la servitude dans le champ même de la littérature et de la philosophie ».

³⁴ *Ibid.*, t.II, p.178.

³⁵ *Ibid.*, t.I, p.227.

hommes » et qu'il « agit sur l'esprit d'un peuple presque comme un événement réel »³⁶, les Allemands n'ont pas véritablement réussi à surpasser les Français, mais les deux peuples se heurtent à des difficultés de nature différente. Chez ces derniers, la tragédie classique, malgré la supériorité que Mme de Staël lui reconnaît, n'est, du fait du mélange qu'elle proposait entre les Anciens et la « politique et la galanterie moderne », compréhensible que d'un petit cercle d'initiés, et reste hermétique aussi bien aux étrangers qu'aux personnes d'un « rang inférieur »³⁷. Les œuvres des « écrivains imitateurs des Anciens » « sont rarement populaires, parce qu'elles ne tiennent, dans le temps actuel, à rien de national »³⁸ ; de plus, la règle des trois unités rend plus difficile l'émergence d'un théâtre historique. Certes, les dramaturges allemands sont parvenus quant à eux, à travers certaines pièces telles que *Wallenstein*, à créer un théâtre national (d'autres, comme *Les Brigands*, ont eu aussi de grands effets sur la société, que Mme de Staël juge cependant pervers³⁹). Mais il est difficile de leur assigner, ainsi que le voudraient leurs auteurs, la portée politique et philosophique, « l'intérêt national et religieux »⁴⁰ qui était ceux du théâtre grec. Le changement intervenu dans les institutions politiques rend tout aussi inactuelle la « sève » de la « comédie démagogique » des Grecs :

« Aristophane vivait sous un gouvernement tellement républicain que l'on y communiquait tout au peuple, et que les affaires de l'Etat passaient facilement de la place publique au théâtre. Il vivait dans un pays où les spéculations philosophiques étaient presque aussi familières à tous les hommes que les chefs-d'œuvre de l'art, parce que les écoles se tenaient en plein air, et que les idées les plus abstraites étaient revêtues de couleurs brillantes que leur prêtaient la nature et le ciel ; mais comment recréer toute cette sève de vie sous nos frimas et dans nos maisons ? »⁴¹

Ici, le théâtre moderne du Nord doit savoir reconnaître ses limites.

De façon similaire, la diffusion populaire de la poésie ne peut pas non plus, pour Mme de Staël, accomplir des fins politiques en Allemagne. En France, les poèmes classiques ne se sont, de toute façon, pas répandus parmi le peuple. Par contre, en Allemagne, comme chez les autres nations européennes, certains poèmes illustres sont connus par cœur et parfois chantés par les individus de toutes les classes⁴². Mme de Staël reprend les analyses anthropologiques classiques qui font de la poésie un langage primitif, dont le peuple est encore proche pour cette raison⁴³ et reconnaît la prédisposition, plus forte que chez les autres nations, des Allemands au lyrisme⁴⁴. Cette poésie n'est cependant pas populaire en son origine, ni fixée en un patrimoine clos ; elle reste une création des poètes, et non un chant anonyme venu du peuple. Ceci étant, une telle poésie pourrait-elle avoir, une fois popularisée, des effets pratiques et politiques ? Evoquant les poèmes par lesquels Klopstock souhaitait « ranimer le patriotisme » allemand, tels que celui consacré à Hermann, Mme de Staël exprime ses doutes :

« Ces souvenirs n'ont presque aucun rapport avec la nation actuelle. On sent dans ces poésies un enthousiasme vague, un désir qui ne peut atteindre son but ; et la moindre chanson nationale d'un peuple libre cause une émotion plus vraie »⁴⁵.

L'histoire, chantée dans des poésies, se révèle inapte à « produire les sentiments populaires » et à éveiller le patriotisme, alors même que ces chants sont largement diffusés. Les institutions et la forme du gouvernement condamnent les poèmes patriotiques allemands, comme les autres genres littéraires, à l'inefficacité politique.

³⁶ *Ibid*, t.I, p.251.

³⁷ *Ibid*, p.253 et p.258.

³⁸ *Ibid*, p.213

³⁹ *Ibid*, p.268.

⁴⁰ *Ibid*, p.253.

⁴¹ *Ibid*, t.II, p.22.

⁴² *Ibid*, t.I, p.213-214.

⁴³ cf *Ibid* p.206 : « les gens du peuple sont beaucoup plus près d'être poètes que les hommes de bonne compagnie ».

⁴⁴ *Ibid*, p.207

⁴⁵ *Ibid*, p.224.

Mais il ne s'agit pas à vrai dire de communiquer la littérature allemande à tous en France. Ceci est d'ailleurs conforté par le fait que le rapport à l'étranger n'est pas le même, selon Mme de Staël, chez le peuple et les élites. Si le premier se caractérise par une « sainte antipathie » pour les choses étrangères, les secondes sont plus ouvertes : « Les hommes de génie de tous les pays sont faits pour se comprendre et s'estimer »⁴⁶. On n'en revient certes pas pour autant à une République des lettres conçue sur un modèle cosmopolitique universaliste. Mais il s'agit de tirer parti du rapport complexe des écrivains à l'identité nationale.

Lessing et Winckelmann, présentés comme les créateurs de la littérature nationale allemande, sont aussi des esprits ouverts ; l'un a « une façon de s'exprimer européenne »⁴⁷, l'autre « s'est fait pour ainsi dire un païen »⁴⁸. Mme de Staël réaffirme cependant que « l'éternelle barrière du Rhin sépare deux régions intellectuelles qui, non moins que les deux contrées, sont étrangères l'une à l'autre » et l'on peut certes voir là une tension ; mais on peut également interpréter cela dans le sens où les Français doivent, ainsi que les Allemands, s'ouvrir aux autres nations. On peut aller jusqu'à soutenir, avec P. Macherey, que les Allemands sont apparus à Mme de Staël comme un « peuple sans frontières, où tous les passages de l'esprit étaient autorisés : les traits qui permettaient de délimiter son caractère national étaient précisément ceux qui faisaient son illimitation »⁴⁹. En ce sens, les Allemands ne seraient pas tant les « porteurs d'un système de pensée autonome » – ce qu'ils sont pourtant à bien des égards – que d'une culture ouverte, enracinée certes dans un territoire, mais qui est également porteuse de traits que les écrivains français peuvent reprendre. Parmi ces traits figurent l'ouverture à l'autre, mais également, en sens inverse, le retour à l'intériorité. Sur ce point, la rencontre, selon Mme de Staël, a déjà eu lieu :

« J.J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand etc... sont tous, même à leur insu de l'école germanique, c'est-à-dire qu'ils ne puisent leur talent que dans le fond de leur âme »⁵⁰.

Ce que l'on appellera plus tard le « romantisme » peut, à défaut des peuples, lier les écrivains entre eux ; mais cela s'est d'abord fait en suivant des routes parallèles, et non par un véritable échange. On a sans doute là une figure extrême du rapport à l'autre : la rencontre inconsciente et sans échange. Mme de Staël montre les affinités qui peuvent exister par-delà « l'injustice » dont les auteurs français font preuve vis-à-vis des Allemands, qui quant à eux sont passés maîtres dans « l'art de traduire » et de devenir étrangers à eux-mêmes. On peut ainsi comprendre une grande partie de l'ouvrage où Mme de Staël livre des traductions et des résumés de nombre de morceaux de littérature allemande – et dont la diffusion et la postérité sera sans doute plus large même que ce qu'elle avait pu espérer : elle pratique cette ouverture à l'autre dont beaucoup d'auteurs allemands donnent si bien l'exemple.

Dans l'immédiat, l'ouverture de la France à la littérature allemande ne se fera donc pas tant par la diffusion de celle-ci auprès des couches populaires que par la prise de conscience des écrivains français qu'il existe dans le pays voisin une littérature qui peut les aider à renouveler leur plume :

« Le grand avantage donc qu'on peut tirer de l'étude de la littérature allemande, c'est le mouvement d'émulation qu'elle donne ; il faut y chercher des forces pour composer soi-même, plutôt que des ouvrages tout faits qu'on puisse transporter ailleurs »⁵¹.

La littérature allemande a ici avant tout pour vertu de pousser les écrivains français à une activité nouvelle : « des combinaisons étrangères peuvent exciter des idées nouvelles »⁵². Ainsi, la littérature allemande n'agira pas directement par sa diffusion populaire – ni en Allemagne, ni a

⁴⁶ *Ibid.*, p.163.

⁴⁷ *Ibid.*, p.184.

⁴⁸ *Ibid.*, p.185.

⁴⁹ Pierre Macherey, *A quoi pense la littérature?*, Paris, P.U.F., 1990, p.33.

⁵⁰ *De l'Allemagne*, t.I, p.162.

⁵¹ *Ibid.*, t.II, p.55-56.

⁵² *Ibid.*, t.I, p.259.

fortiori en France, mais indirectement, en ayant d'abord des effets sur les écrivains français eux-mêmes.

Le filtre des institutions

La littérature allemande est certes adaptée à son pays de naissance, et il n'est sans doute pas anodin que l'ouvrage de Mme de Staël commence par une partie intitulée « De l'Allemagne et des mœurs des Allemands » ; mais la convenance entre une littérature, une société et des institutions peut être dépassée par la rencontre, par-delà les frontières, de certains individus créateurs. Cependant, réciproquement, le fait que des écrivains puissent, en quelque sorte, dépasser ces limites nationales ne signifie pas que les sociétés constitueraient des milieux neutres. On ne doit donc pas s'attendre à ce que les effets d'une littérature soient les mêmes partout. Au contraire, Mme de Staël insiste, dans *De l'Allemagne* comme dans *De la littérature*, sur l'importance des institutions, qui, pouvant « seules former le caractère d'une nation »⁵³, influent, et troublent à l'occasion la communication de la littérature. Ainsi en va-t-il de l'Italie :

« L'émulation philosophique peut se communiquer des pays étrangers en Italie (...) ; mais la nature des gouvernements et des préjugés qui les dirigent, s'oppose à ce que cette émulation soit nationale ; elle ne peut avoir son mobile dans les institutions du pays. »⁵⁴

Une littérature peut manquer ses effets en raison des institutions qu'elle rencontre. C'est ainsi que l'on peut comprendre qu'une philosophie empiriste et matérialiste, telle qu'elle a existé selon Mme de Staël en Angleterre, ait été inoffensive dans ce pays, mais non en France où elle a été adoptée au XVIII^e siècle : c'est que, dans le premier cas, les institutions politiques anglaises ont contrebalancé fortement l'effet de ces doctrines ; chose qui n'a pu avoir lieu en France où cette philosophie, trouvant face à elle des institutions faibles, n'a pu provoquer, à travers la Révolution française, que la destruction. Les réformes institutionnelles ne peuvent donc que difficilement s'exporter à travers les littératures étrangères, ou plutôt les effets des unes et des autres ne peuvent être cumulés. C'est pourquoi on peut, comme Mme de Staël, admirer les institutions politiques anglaises, et préférer la littérature allemande. Les Français du XVIII^e siècle ont au contraire repris la philosophie lockéenne dans l'espoir d'avoir également bientôt la monarchie constitutionnelle ; mais ces deux choses n'avaient pas un si grand rapport de convenance que cela entre elles, et pouvaient même avoir des effets opposés. Ici, Mme de Staël met à l'épreuve le schème d'une littérature « considérée dans ses rapports avec les institutions sociales ». En cas de désaccord, ce sont ces dernières qui déterminent la façon dont la première agira. Une même doctrine peut accompagner la liberté en Angleterre et la dépravation en France. L'effet des littératures étrangères se module en fonction des institutions qu'elles rencontrent. Ainsi, on peut espérer que la littérature allemande, dont les effets sont amoindris par les institutions politiques de son pays de naissance, puisse les déployer plus fortement ailleurs – le paradoxe étant ici que l'Empire, plus encore que les Etats allemands, est la négation même des libertés publiques. A vrai dire, Mme de Staël attend de la littérature allemande, non qu'elle mette fin, à elle seule, à l'Empire, mais qu'elle puisse influencer dans le sens d'un plus grand désir de morale et de liberté en politique.

Il ne faudra donc pas s'attendre à ce que cette influence consiste à mettre à bas les institutions, dans une démarche révolutionnaire : la littérature allemande est d'autant moins apte à changer directement les institutions en France qu'elle ne le peut pas même dans son propre pays. La particularité de la philosophie politique allemande est en effet son caractère inapplicable. Dès *De la littérature*, Mme de Staël notait que les philosophes allemands s'étaient, dans leurs écrits, détournés d'institutions trop contraires à la philosophie pour qu'ils y soumettent leur raison⁵⁵.

⁵³ *Ibid.*, p.63.

⁵⁴ *De la littérature*, p.201.

⁵⁵ *Ibid.*, p.256.

Dans *De l'Allemagne*, leur incapacité à appliquer les théories à la vie est, de même, soulignée. Les philosophes allemands n'ont pu « s'élever si haut dans la théorie » qu'en examinant les idées indépendamment de leur application, et en se contentant de « rêver » de la liberté et de la gloire⁵⁶. Mme de Staël reproche aux philosophes allemands d'écrire sur la politique comme ils le font sur la métaphysique, d'être « systématiques et très souvent inintelligibles »⁵⁷ ; elle réaffirme la possibilité d'un savoir positif en politique qui se donne dans un langage clair : « Il faut combattre pour l'éternité, mais avec les armes du temps »⁵⁸. Il ne faut donc pas renoncer, comme les Allemands, à toute philosophie susceptible d'application, ni transformer la philosophie politique en métaphysique. Les disputes entre penseurs allemands n'ont, de ce point de vue, aucun autre enjeu que théorique. Alors que l'esprit de parti propre aux Français est une force politique, l'esprit de secte reste dans le champ purement savant. Les Allemands ne possèdent pas « l'art » de mettre en œuvre la vérité. Réciproquement, on peut reprocher aux Français de se tourner de façon précipitée vers la pratique et de ne pas être suffisamment attachés aux idées abstraites.

Mme de Staël développe alors longuement une idée promise à un brillant avenir, celle d'une dichotomie entre la France, pays de l'action, et l'Allemagne, pays de la pensée. Cette idée se trouvait déjà dans *De la littérature* où il était question de la « patrie littéraire et philosophique »⁵⁹ que les penseurs allemands s'étaient créée en l'absence d'une patrie politique et d'un « centre commun de lumières et d'esprit public » dont elle constatera à nouveau l'absence dix ans plus tard⁶⁰. L'espace de communication littéraire se substitue en Allemagne non seulement à l'unité politique, mais également aux possibilités qu'offre une capitale intellectuelle telle que Paris. Les institutions, encore une fois, condamnent en partie la philosophie à ce caractère contemplatif : « on peut parler sur tout, quoiqu'il soit impossible d'agir sur rien »⁶¹. Mme de Staël en conclut donc, dans *De l'Allemagne*, que « le présent et le réel appartiennent à la France »⁶², alors qu'en Allemagne les citoyens sont tenus à l'écart des affaires publiques. « On eût dit que penser et agir ne devaient avoir aucun rapport ensemble »⁶³, écrit-elle ainsi à propos de la Saxe – une affirmation que Fichte, chassé de l'université de Iéna par les autorités de cet Etat lors de la Querelle de l'athéisme, aurait sans doute contestée. On peut, selon Mme de Staël, opposer les penseurs d'un pays, la France, occupés de questions de politique et désireux de voir appliquées leurs théories, et ceux d'un autre pays, l'Allemagne, qui développent la théorie indépendamment de la question de l'application.

Tout laisse alors penser que les écrits français pourraient seuls avoir une portée politique. Or il n'en est rien. En effet, la portée philosophique d'une philosophie ne se réduit pas à sa capacité à être diffusée ou à être appliquée. Certes, reconnaît Mme de Staël,

« En France on ne s'est presque jamais occupé des vérités abstraites que dans leur rapport avec la pratique. Perfectionner l'administration, encourager la population par une sage économie politique, tel était l'objet des travaux des philosophes, principalement dans le dernier siècle (...) ».⁶⁴

Mais c'est pour ajouter aussitôt que « la dignité de l'espèce humaine importe plus que son bonheur ». Autrement dit, en orientant la théorie vers l'application, on lui donne pour finalité la satisfaction de certains besoins et intérêts, que l'on peut résumer dans le terme de « bonheur ». Mais la philosophie peut aussi avoir une portée politique indirecte par sa dimension morale. Ainsi Mme de Staël conseille aux Allemands, si un jour ils s'enthousiasment pour les idées républicaines, de rester fidèles à ces principes supérieurs – ce que les Français, précisément, n'ont

⁵⁶ *De l'Allemagne*, t.I, p.167.

⁵⁷ *Ibid.*, t.II, p.179.

⁵⁸ *Ibid.*, p.180.

⁵⁹ *De la littérature*, p.256.

⁶⁰ *De l'Allemagne*, t.I, p.55.

⁶¹ *De la littérature*, p.256.

⁶² *De l'Allemagne*, t.I, p.117.

⁶³ *Ibid.*, p.121.

⁶⁴ *Ibid.*.

pas su faire durant la Révolution. La voie qu'ils suivent est, de ce point de vue, d'ores et déjà meilleure :

« Ils s'entendent mieux que nous à l'amélioration du sort des hommes ; ils perfectionnent les lumières, ils préparent la conviction ; et nous, c'est par la violence que nous avons tout essayé, tout entrepris, tout manqué »⁶⁵.

Parce qu'elle est le foyer des lumières et des principes moraux, l'Allemagne peut aussi, à terme, devenir celui de la philosophie politique et de la liberté.

C'est pourquoi, malgré les défauts et les manques de la littérature allemande dans ce domaine, il est néanmoins possible de lui assigner une portée politique qui ne se réduise pas à l'application de la théorie. Dans la préface de 1813, rédigée à l'époque des guerres de libération anti-napoléoniennes, Mme de Staël le reconnaît : « en combien d'actions généreuses cette action ne s'est transformée ! » On sait que *De l'Allemagne* a été mal reçu en Allemagne, précisément parce qu'il semblait à nombre d'Allemands qu'il minimisait trop leur capacité à l'action. Il nous semble, cependant, que Mme de Staël ne fait que circonscrire le champ où la littérature allemande est vraiment à même de déployer ses effets politiques. Ce champ ne sera pas, avant tout, celui des institutions, mais celui de l'individu : c'est en inspirant un certain type d'actions désintéressées, pouvant aller jusqu'au sacrifice, et en nourrissant un sentiment tel que l'enthousiasme, que la philosophie allemande se révèle véritablement pratique et politique dans un second temps. Ce que Mme de Staël elle-même résume, en préface, dans la formule : « l'indépendance de l'âme fondera celle des Etats »⁶⁶, par quoi il faut comprendre, non pas une homothétie, mais un rapport de production indirecte par l'action.

La volonté de mettre en évidence cette portée pratique explique l'organisation de l'ouvrage et sa finalité ultime. Les quatre parties traitant du pays et des mœurs, de la littérature et des arts, de la philosophie et de la morale, et enfin de la religion et l'enthousiasme, sont, reconnaît-elle, mêlées les unes aux autres. Mais, selon une image qui se trouve sous sa plume, tous les rayons sont, dans la partie ultime consacrée à la religion et l'enthousiasme, réunis en un seul foyer. Telle est la fin à laquelle tend tout l'ouvrage : sauver l'enthousiasme, montrer comment les idéalistes allemands le défendent, et l'inspirer aux Français. Dans cette dernière partie, Mme de Staël détaille ce que doit être ce sentiment religieux qui nourrit les actions désintéressées et tente de lever les préventions existant à son endroit. Elle défend la religion et le mysticisme du reproche de soumission à l'autorité politique : « Rien ne ressemble moins (...) à la condescendance pour le pouvoir que la résignation religieuse »⁶⁷. Si elle distingue l'esprit de secte allemand et l'esprit de parti français, c'est, entre autres, pour montrer que le premier est bien moins dangereux que le second : les sectes « n'ont eu que la recherche de la vérité pour but »⁶⁸. En examinant « l'influence de l'enthousiasme sur les lumières et le bonheur », Mme de Staël entend conjurer le spectre du fanatisme et des maux engendrés par les religions politiques. Son but est, par la promotion du sentiment religieux et de l'enthousiasme, de mettre fin à un certain égoïsme qui règne en France. L'ouvrage se termine par une évocation de la mort qui se présente à l'individu, et face à laquelle celui-ci évoque, une dernière fois, sa patrie menacée de stérilité et devenue un « désert ». Tout se tient : c'est par l'enthousiasme, à laquelle la philosophie allemande donne un fondement théorique, que l'individu est capable de se dévouer librement, et même de sacrifier sa vie à sa nation ; et la meilleure façon de sauver celle-ci de la stérilité sera précisément de lui infuser une « sève nouvelle » venue d'ailleurs, une littérature qui puisse permettre d'en finir avec une certaine

⁶⁵ *De la littérature*, p.269-270.

⁶⁶ *De l'Allemagne*, t.I, p.43.

⁶⁷ *Ibid*, t.II, p.269.

⁶⁸ *Ibid*, p.289.

influence idéologique du XVIII^e siècle. Pour contrer l'influence morale délétère de certaines doctrines, il faut avoir recours à des écrits venus d'ailleurs.

L'ailleurs n'est pas l'ici et n'a pas vocation à le devenir : la distance est maintenue, et il ne s'agira pas de faire des Français des Allemands. Mais Mme de Staël accentue et dépasse à la fois la différenciation des deux nations : tout en réaffirmant l'adaptation de la littérature aux institutions et à la société, elle tente de penser comment la France pourrait se régénérer au contact d'une littérature étrangère, née dans d'autres conditions sociales et politiques. Dans cet échange, les écrivains jouent un rôle crucial : ils sont les vecteurs de l'ouverture à l'autre ; ils sont ceux par qui des créations nouvelles, inspirées de l'étranger, pourront s'ancrer dans le sol français. *De l'Allemagne*, qui est le livre d'une femme exilée pour qui « on se devient comme étranger à soi-même »⁶⁹ lorsque l'on quitte le pays natal, théorise et illustre à la fois cette ouverture⁷⁰. Si l'ouvrage a une portée politique, ce n'est certes pas à la manière d'un pamphlet politique portant directement sur le gouvernement ou la personne de Napoléon, et en ce sens, Mme de Staël avait sans doute raison de protester contre la censure. Mais l'ensemble de son ouvrage tend précisément à montrer qu'une littérature peut avoir une portée politique alors même qu'elle ne vise aucune application et semble vouée aux idées. En « donnant beaucoup à penser », la littérature allemande, tout comme l'ouvrage qui la présente aux lecteurs français, ouvre la possibilité de nouvelles formes d'action désintéressée.

⁶⁹ *Ibid.*, t.I, p.115.

⁷⁰ Sur cette relation entre le déchirement identitaire et le rapport à l'Allemagne, on se référera au travail récent de Stéphanie Genand.